

VOGUE

PARIS

MARS F 40

Haute Couture

Des ateliers
aux défilés
les 100 plus
beaux modèles

Reportage

Sam Shepard
en tournage

T 5590 - 714 - 40.00 F



Architecture

P A R I S E N P A R L E

Faut-il vraiment, pour être moderne, oublier les leçons des bons vieux maîtres ? Ou comment une modeste antenne universitaire – signée Duhart-Ripault – atteste que la mémoire n'a pas fini d'accoucher du neuf. Et c'est encore la mémoire qui met sens dessus dessous le pavillon de l'Arsenal pour une exposition tête à l'envers.

La ligne claire

par Jean-Paul Robert

Le bâtiment est au coin de deux rues, à l'écart de ces rues creusées par la Bièvre que Paris voulut oublier en même temps qu'elle enfouissait son cours. Rues humbles à force d'avoir été misérables, que cette antenne universitaire illumine joyeusement, à qui elle rend un peu de fierté par l'élégance de ses lignes, l'audace de sa silhouette, l'orgueil de sa blancheur.

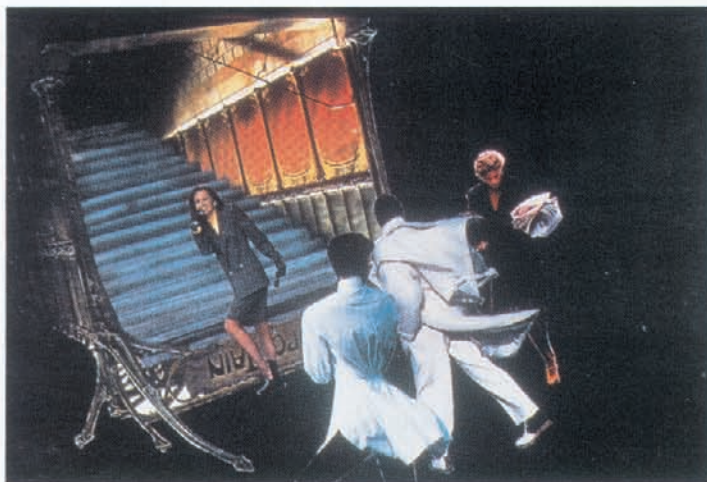
Il y a deux amphithéâtres, comme suspendus, découpés par une lumière de contre-jour, qui lui vient on ne sait comment. Entre les deux corps opaques, une salle de lecture; autour, les escaliers, le foyer, tout ce qu'il lui faut pour marcher. Ni plus, ni moins.

C'est un bâtiment qui ne semble tenir qu'aux deux coups de crayon qu'il a fallu pour dessiner une horizontale et ces courbes tête-bêche, un bâtiment dont la vocation est affichée sans détour, dont la qualité transparait, dont les transparences sont sans défaut, un bâtiment dont l'économie, pour une fois, sert la présence.

Dieu sait pourtant ce qu'une telle évidence construite demande d'efforts, ce qu'elle requiert d'habileté pour caser tout cela dans une



Deux coups de crayon pour deux amphithéâtres aux courbes tête-bêche.



Métro chic d'une expo choc, une balade tellurique au pavillon de l'Arsenal.

parcelle qui n'en demandait pas tant, pour escamoter les innombrables questions que pose la mise au point d'un système forcément complexe, les soumettre à la rigueur d'une épure ! Il y faut des moines inspirés, capables de se faire copistes, tant ces questions ne sont pas nouvelles, et ont trouvé avant eux, dans les écritures modernes, réponse.

Voici sans doute ce qui sera reproché à Jacques Ripault et Denise Duhart. Les lignes qu'ils tracent, dira-t-on, ont un air de déjà-vu, et l'on voudra en oublier la clarté pour leur en disputer l'originalité, omettre le talent de ces

deux jeunes oiseaux pour n'y voir que des perroquets passablement doués. Comme si l'invention n'était pas affaire d'évolution, mais de révolution. Cette vieille querelle des avant-gardes ne mériterait pas d'être rapportée si elle ne trahissait l'étrange malaise qui étirent aujourd'hui l'architecture.

Devenue phénomène, placard électoral d'une modernité d'autant plus invoquée qu'elle semble vacillante, il lui faudrait innover à tous coups, à tous prix. De là vient le goût partagé du bizarre, l'émergence d'objets singuliers et déroutants. L'architecture y adopte la langue m'as-

tu-vu de la publicité, celle, éphémère, des signaux et des discours creux. Et tant pis pour le sens, tant pis pour les gens, tant pis pour la ville !

Il se pourrait bien que ce que cache l'attente du jamais vu, ne soit que la nostalgie d'une modernité déçue. Ce qu'affirmerait à l'inverse ce clair et bel édifice, c'est que la mémoire n'a pas fini d'accoucher du neuf. Regardez-le encore. Voyez comme il met en scène, par tous ses interstices, le temps, le temps étiré de la faculté entre deux cours, comme il prend ses voisins par les épaules et les conduit où il veut, avec eux. Et comprenez qu'il n'est pas besoin de bestioles clinquantes, de dragons tout feu tout flamme, pour s'étonner et admirer.

Antenne universitaire de la faculté de Tolbiac, à l'angle de la rue Broca et de la rue St-Hippolyte, 75013 Paris.

Paris sous Paris

À l'endroit, les immeubles, les trottoirs, les magasins, les palais, la ville de tous les jours. À l'envers, sous terre, une autre, parfois quotidienne, le plus souvent mystérieuse, évoquant les soutes, les flux, le passé, les mémoires d'autres villes, d'autres vies. Le pavillon de l'Arsenal invite à traverser le miroir du sol pour une balade tellurique au travers d'étonnantes reconstitutions sur le mode de cité-ciné : casque à l'oreille dans des catacombes de carton-pâte, des cloaques moins vrais que nature, des tranchées figées comme autant de tableaux de Spoerri. Frissons et merveilles dans un Paris sens dessus dessous.

Pavillon de l'Arsenal, 21 bd Morland, 75004 Paris. Jusqu'au 31 mars.